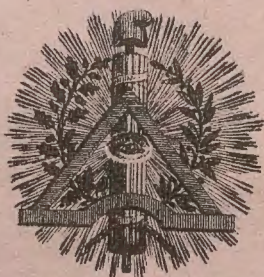


48

POÉSIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



1800

MASTERS

MASTERS

MASTERS

Cote 48

LES NOUVEAUX
PHILOSOPHES,
OU RÉPONSE
AUX NOUVEAUX SAINTS.

Si Dieu n'existoit pas il faudroit l'inventer.

VOLTAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.



A PARIS;

Chez les marchands de Nouveautés.

AN IX. — 1801.

Se trouvent, plus particulièrement chez

DEBRAY, libraire, Palais du Tribunal, galeries
de bois;

PILLOT, sur le Pont-Neuf, n° 5;

DESCHAMPS, quai Voltaire, près la rue du Bacq.

PRÉFACE.

Je suis très novice dans l'art des vers, et sans doute on le verra bien. J'ai essayé de répondre à la satire intitulée *les Nouveaux Saints*. Son auteur, que ce dernier ouvrage doit, sans contredit, placer au faite du Parnasse, ne verra dans le mien que les faibles efforts d'un mirmidon qui voudroit lutter contre Hercule ; je le crois, et je sais me mettre à ma place.

Voilà, je présume, une assez forte dose d'humilité pour faire de moi un chrétien passable ; mais je veux être plus encore, philosophe.

La religion nous apprend à maîtriser nos passions ; c'est le but de la philosophie. La religion nous dit : Aimez-vous les uns les autres, et ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fût fait ; la philosophie ne nous tient point un autre langage. La religion enseigne à être sobre, désintéressé, charitable ; elle dit à l'épouse, soyez fidèle à votre mari, respectez-le ; à l'époux, aimez votre femme ; à tous deux, guidez vos enfants

dans le chemin de la vertu ; aux enfans ,
 chérissez et respectez vos parents , ils sont
 sur la terre l'image de la Divinité. La philo-
 sophie peut-elle enseigner une morale con-
 traire ? Et comme je vois la religion et la phi-
 losophie parfaitement d'accord , je suis néces-
 sairement chrétien et philosophe.

Il est vrai qu'il existe une autre philoso-
 phie plus commode , plus agréable à pro-
 fesser ; elle ne défend point d'insulter aux
 opinions religieuses , de mépriser les céré-
 monies d'un culte , de lire des ouvrages
 obscènes , de corrompre en les répandant la
 trop ardente jeunesse ; elle ne défend point
 de publier qu'une femme se dégrade dans le
 mariage , et ne recouvre son honneur qu'en
 souillant la couche nuptiale : mais si telle
 est la véritable philosophie , c'est-à-dire , je dois
 l'avouer , je ne suis point philosophe.

Quant à ceux qui nient l'existence d'un
 Dieu , qu'ils lisent mon épigraphe , elle est
 d'un homme qu'ils aiment à avouer pour
 patron ,

LES

NOUVEAUX PHILOSOPHES.

Si Dieu n'existoit pas il faudroit l'inventer.

VOLTARE.

VIENS, grand C....., viens accorder ma lyre,
Guide mes pas, encor mal assurés,
Enseigne-moi le ton de la satire,
Et que mes vers, savamment mesurés,
Aux bons humains apprennent à médire.

Toi qui régis à présent l'univers,
Être inconnu, donne philosophie,
Jette un regard de bonté sur mes vers:
Que ton flambeau conduise mon génie.

Or donc, messieurs, qui du Dieu des chrétiens
Nous déclarez les glorieux apôtres,
Y croyez-vous? Dites vos patenôtres;
Vous êtes morts, très morts, je le soutiens,
Et je parois exprès pour vous le dire.
De mon début je crois vous voir sourire.
Eh bien, messieurs, poussez vos arguments,
Et vous verrez mes beaux raisonnements:
A vos sermons, à vos saintes maximes
J'opposerai ma préface, et mes rimes.

Ecoutez-moi. Le temps n'est point venu
 De dénier qu'il existe un grand Être;
 En attendant qu'on y soit parvenu
 Nous le laissons, puisqu'il vous faut un maître:
 Mais, croyez-moi, plus de religion;
 Des Anîus dangereuse magie,
 Elle engendra la superstition,
 Et dans ses fers étouffa le génie;
 Cet appareil de mysteres sacrés
 Est inutile à l'homme qui s'estime;
 Et l'homme foible, entraîné vers le crime,
 Croit en priant tous ses torts réparés.
 Sous l'étendard de la philosophie
 L'homme, au contraire, étranger à l'erreur,
 Suit sans écart le chemin de l'honneur,
 Et sans regret voit terminer sa vie.
 Qu'opposez-vous à ce pressant discours?
 Votre évangile avec ses paraboles,
 Vos gtands docteurs, disciples bénévoles -
 D'un Homme-Dieu, dont on rit tous les jours.
 Avec Sylvain apprenez à connoître
 La vérité, l'univers, et ses lois;
 Ou, si vos sens résistoient à sa voix,
 Fuyez, mortels, tombez aux pieds d'un prêtre.

Mais, direz-vous, ce Sylvain-Maréchal
 Nous apprend-il à résister au mal,
 A maîtriser les passions de l'âge?

Lorsqu'on le lit en devient-on plus sage?
 Ce sentiment qu'un Dieu veille sur nous,
 Sait nos projets, soutient notre foiblesse;
 Que, si la mort nous frappe de ses coups,
 Nous renaissions pour exister sans cesse;
 Ce dogme heureux et cet espoir si doux,
 Valent-ils moins que sa triste sagesse?
 Quand son esprit, par un zèle indiscret,
 Veut nous prouver que Dieu n'est qu'un beau rêve,
 Si dans nos cœurs un seul doute s'élève,
 N'y fait-il pas notre tourment secret?
 Quoi! nos devoirs sont pour vous des entraves!
 Vous croyez seuls atteindre à la raison!
 Nos dogmes sont un dangereux poison!
 Et de l'erreur vous nous dites esclaves!
 Ce Fénelon, outragé par Sylvain,
 Qui l'inscrivit comme athée en sa liste,
 Ce bon prélat, ce divin moraliste,
 De la raison suivoit-il le chemin,
 Lorsque, des rois scrutant la conscience,
 De leurs devoirs il traça le tableau,
 Lorsque d'un Dieu démontrant l'existence,
 Jusqn'en nos cœurs il porta son flambeau?
 Sage et chrétien, philosophe sincère,
 Et ferme appui de la religion,
 Il repoussa la persécution,
 Et, pardonnant à l'erreur passagère,
 Son arme fut la persuasion.

Je vous entends, et je vais vous confondre.
 D'abord, messieurs, j'abandonne Sylvain.
 De soit savoir d'ailleurs il est fort vain;
 Puis son *Curé* saura bien vous répondre.
 Mais, soyons francs, croyez-vous en effet
 Vos dogmes saints au peuple nécessaires?
 Vos longs sermons, vos messès, vos mystères,
 Pour lui sont-ils un si rare bienfait?
 Et ce latin que sa voix psalmodie
 Vaut-il un mot de la philosophie?
 Voyez cet homme aux portes du trépas :
 Désabusé des erreurs de la terre,
 Libre, il s'élève au-dessus du vulgaire,
 Sans préjugés s'éteint, et ne meurt pas;
 Il ne craint point qu'aveugle en sa colère
 Un Dieu jaloux contre lui s'arme encor;
 Pour lui son être est un peu de poussière,
 Qui naît, se meurt, se tourmente, et s'endort.
 Dans l'homme foible, et qui craint la lumière,
 Nous respectons une erreur qu'il chérit,
 Nous lui disons que son âme survit,
 Et qu'étrangère au corps, à la matière,
 Elle retourne au sein du grand Esprit.
 Voilà, messieurs, la suprême science.
 Si, comme vous, nous avons deux côtés,
 C'est que le peuple, encor dans l'ignorance,
 Ne peut sentir de chaînes vêtues.

Hommes trop vains, nous direz-vous, sans doute,
 Avez-vous lu dans ce vaste univers?
 Le hasard seul de ces mondes divers
 A-t-il enfin déterminé la route?
 Le philosophe est-il exempt d'erreurs?
 Ivre de gloire, et jaloux des honneurs,
 Sous ce rideau que son orgueil souleve,
 Si jusqu'à Dieu son esprit ne s'élève,
 Doit-il nier ce qu'il ne comprend pas?
 Croit-il soumettre à son grave compas
 L'Être puissant qui rit de son audace,
 Et qui ne voit dans ce nouvel Atlas
 Qu'un foible point qui se perd dans l'espace?
 A votre avis tout chrétien est un sot,
 Tout prêtre un fourbe, insolent ou docile,
 Fier ou rampant, dont le moindre défaut
 Est d'entraîner, au nom de l'évangile,
 Dans ses filets le mortel trop facile
 Qui de son or achète un ornement.
 Jugez la chose et non pas les abus.
 Suivez mes pas, et venez dans ce temple;
 Approchez-vous de cet autel sacré
 Où deux époux, que la foule contemple,
 Vont prononcer un serment révéral
 Leurs jeunes cœurs, instruits par la nature,
 Ont soupité ce serment mille fois;
 Mais vers un Dieu qui punit le parjure
 En ce moment ils élèvent la voix :

L'épouse enfin, qu'embellit la décente,
 Baissant ce front où se peïnt l'innocence,
 Quitte sa mère, et s'avance à l'autel:
 Impatient son jeune époux s'élance,
 Et devant Dieu, dont il sent la présence,
 Forme les nœuds d'un amour éternel.
 Comme à ses yeux le mot de mariage
 Devient plus grand, plus saint, plus respecté!
 Comme il chérit le lien qui l'engage!
 Il le reçut de la Divinité.
 Opposez-lui votre philosophie . . .

Mais suivez-moi près de ce lit de mort:
 Voyez cet homme échappant à la vie,
 Calme en ses maux, par un dernier effort
 Presser la main d'une épouse chérie:
 Loin de gémir et d'accuser le sort,
 Il se soumet à ce Dieu qui l'appelle;
 Il va mourir, mais son ame immortelle
 Sur ses enfants pourra veiller encor:
 Moins philosophe, et plus heureux peut-être,
 Il se confie à la religion;
 S'il s'égara par la séduction,
 Dieu l'en absout par la bouche d'un prêtre;
 Et ce moment, où pour vous tout finit,
 A ce chrétien annonce un nouvel être;
 Son oeil se ferme à ce jouf qui nous luit,
 Un jour plus pur à ses yeux va renaître.

C'est très bien dit, fort sagement pensé ;
 Mais permettez que mon avis diffère :
 C..... m'inspire, et la raison m'éclaire ;
 Pour croire enfin il faut être insensé.
 L'homme est né bon ; Jean-Jacques le parier
 Il ne lui faut que la philosophie
 Pour le guider au chemin de l'honneur,
 Seule elle peut assurer son bonheur.
 Il est fâcheux que Rousseau, dans *Émile*,
 Par un faux zèle ait loué l'évangile ;
 Mais un grand homme a son mauvais côté,
 Et bien souvent d'une main mal-habile
 Place l'erreur près de la vérité.
 C..... le sait ; méditez sa satire :
 Il dit beaucoup, vous pouvez vous instruire ;
 Auteur sans fiel, savant sans vanité,
 Bien mieux que moi, certes, il sait écrire ;
 Qui put l'entendre a toujours profité.
 En vers heureux il trace vos folies,
 Des *nouveaux saints* les doctes rêveries ;
 Rit de Labarpe et du dévot Chactas,
 Et, pour former la morale nouvelle,
 Vouant au feu toutes les *Atalás*,
 Aux jeunes gens remet une *Putélla*.

Connoissez-vous la grace de Parni ?
 Elle vaut mieux que celle de vos peres :
 Certain amour chez eux étoit banni ;

Du bon Parmi les goûts sont moins sévères :
 Avec quel feu, s'armant pour les combats,
 A tous les dieux il déclare la guerre !
 Il tient souvent des propos de soldats,
 Mais on pardonne à sa muse guerrière ;
 Et, n'en déplaît à tous vos saints docteurs,
 Oui, je le dis, notre sage Evariste,
 Quand vous criez à la perte des mœurs,
 Est dans ce siècle excellent moraliste.

Du grand Vigée avez-vous lu les vers,
 Vous qui parlez si bien du mariage ?
 Ignorez-vous qu'une femme n'est sage
 Qu'en méprisant ses serments et ses fers ?
 Elle languit coupable et profanée,
 Et s'avilit dans les bras d'un époux ;
 C'est en foyant loin d'un tyran jaloux,
 En rejetant un indigne hyménée
 Qu'elle pourra recouvrer son honneur ;
 L'amour l'épure ; et lui rend sa candeur.

Ô jours heureux de la philosophie !
 Où l'homme en paix dans le sein des plaisirs
 Peut sans danger contenter ses desirs,
 Sans aucun frein couler gaîment sa vie :
 Aux passions laissant un libre cours,
 Le jeu, le vin, la table, une maîtresse,
 En peu du temps déroberont ses jours ;
 Mais bien jour est la seule sagesse.

A ce discours votre front s'obscurcit,
 Vous goûtez peu ma morale facile,
 Je le conçois; mais c'est là l'évangile
 Qu'un esprit fort et prapage et chérit.
 Vous le savez, la vie est un passage;
 Qui s'embellit sans doute est le vrai sage;
 S'il est un Dieu, s'il nous donna le jour,
 De ce beau don sachons donc faire usage;
 Et croyez bien que cet don en retour
 N'exige point de ridicule hommage.
 Abandonnez cette idole de temps,
 Ce culte vain que professoient vos pères,
 Ce paradis et ses froides chimères,
 Ce noir enfer, et les pour les enfers;
 Le fanatisme est né de vos mystères;
 On est meilleur alors qu'on ne croit rien;
 Tout catholique est mauvais citoyen;
 Au nom de Dieu persécutant ses frères,
 Vous le voyez armer les fictions,
 Détruire tout pour ses opinions,
 Et sous ses lois, s'entre-tuer sanguiinaires,
 Avec le fer couvrir les nations.
 D'un tel excès l'athée est-il coupable?
 Et dans tout cela, à vos yeux condamnable,
 Où la raison a reconquis ses droits,
 Avez-vous vu les hommes plus barbares,
 Et, rejetant des préjugés bizarres,
 De l'équité méconnoître la voix?

Grace aux conseils de la philosophie,
 Nous sommes bons , humains , et généreux ;
 On ne voit plus que des gens vertueux ,
 Sans passions comme sans jalousie ;
 Nous renaissans à la sagesse , aux mœurs :
 Nous n'avons plus de lourds prédicateurs ;
 Mais l'on nous prêche à mainte comédie ,
 Et le plaisir , guidé par la folie ,
 Y fait germer la morale en nos cœurs .
 Quand , dégoutés du fardeau de la vie ,
 Nous voulons mettre un terme à la douleur ,
 Trop courageux pour céder au malheur ,
 Nous maîtrisons la fortune ennemie :
 Un philosophe est-il fait pour souffrir ?
 Le suicide est là pour l'affranchir .

Homme sensé qui cherches la lumière ,
 Du bon C. écoute les avis ;
 Avec Sylvain adore la matière ;
 Relis Parni , la Desades , et jouis ;
 Donne Vigée à ta fidele épouse ;
 Romps les liens d'une union jalouse ;
 Et moque-toi des saints du paradis .
 La vie est courte , elle doit être bonne :
 Tous les plaisirs sont mes dieux favoris ;
 Qui les défend à mon sens déraisonne .

NOTES.

Des Anitus dangereuse magie ,
Elle engendra la superstition.

On sait qu'Anitus, prêtre de Cérès, fit périr Socrate pour avoir professé l'existence d'un seul Dieu.

On a toujours fait à la religion le reproche d'avoir donné naissance à la superstition et au fanatisme : mais la philosophie et la liberté en sont-elles exemptes ? Si les anciens peuples sacrifiaient des victimes humaines à leurs divinités, s'ils adressaient leurs hommages à un Jupiter libérrin, un Mercure protecteur du brigandage, une Vénus impudique ; si des chrétiens, profanant l'évangile, commandent des auto-da-fé, peut-on oublier ces forfaits horribles commis au nom de la liberté, et cette intolérance des philosophes qui poursuit et outrage tous ceux qui tiennent à des principes religieux ? Soyons donc de bonne foi, et convenons que les hommes exaspérés, dans quelque parti qu'ils se trouvent, quelque secte qu'ils embrassent, et quelque opinion qu'ils aient,

seront toujours des fanatiques plus ou moins dangereux.

Mais, direz-vous, ce Sylvain-Maréchal.

On attribue à Sylvain-Maréchal le *Bon sens puisé dans la Nature*, et il est l'auteur reconnu du *Dictionnaire des Athées*, et des *Voyages de Pythagore*. Dans le premier de ces ouvrages, qu'il a publié sous le nom de *Mellier, curé d'Etrépigni*, il prêche la doctrine la plus désespérante et la plus subversive de l'ordre social, en niant l'existence d'un Dieu, et ne laissant plus aucun frein aux passions des hommes, *Dixit insipiens in corde suo, Non est Deus*. Dans le second, outrageant les plus vertueux personnages, il leur prête ses propres sentiments et ses erreurs. Dans le troisième, son héros, qui ne laisse échapper aucune occasion de décocher un trait envenimé contre les prêtres de toutes les sectes, finit lui-même par trahir la vérité en faisant croire au peuple qu'il revient des enfers pour l'instruire; et, par ce dernier trait, semble justifier la conduite de ceux qu'il a insultés, puisqu'il nous montre le peuple

comme ne pouvant accueillir la vérité que
voilée par le mensonge.

Il repousse la persécution.

Le mal que quelques prêtres ont fait a été
attribué à tous, et même à la religion; et tout
au plus le bien l'a-t-il été à ceux qui le fi-
rent. Voilà comme nos modernes philosophes
ont été justes.

De son savoir d'ailleurs il est fort vain.

Il n'y a qu'un homme fort vain qui veuille
ne laisser au beau sexe que la plus honteuse
ignorance. Sylvain a fait une brochure où il
propose une loi pour défendre aux femmes
d'apprendre à lire. Sans doute qu'il avoit
craint qu'elles ne parvinssent à comprendre
son pathos sublime, et ne profanassent en
s'en occupant ses étonnantes conceptions :
qu'il se rassure, les hommes même ne peu-
vent pas le lire.

Si, comme vous, nous avons deux côtés;

C'est que le peuple, encor dans l'ignorance,

Ne peut sentir de simples vérités.

Ce n'est que par degrés que les philosophes
sont parvenus à nier l'existence de Dieu; et

tout en l'affichant dans les temples, ils ont sans cesse essayé de prouver indirectement le contraire. Ils ont commencé par diriger leurs attaques contre la religion ; et ont fini par tout détruire ; tout bouleverser , en sapant la base sur laquelle l'édifice social étoit assis. Ils ont conduit les hommes à l'immoralité par l'athéisme , à l'athéisme par l'irreligion. S'ils se sont crus appelés à réformer le monde , s'ils ont pensé posséder seuls les lois d'après lesquelles les humains devoient se conduire , qu'ils recueillent les fruits de leur doctrine perverse. *Ils ont semé du vent , et ils ont moissonné des tempêtes.*

A votre avis tout chrétien est un sot.

Les philosophes seuls possèdent la science universelle : ils regardent en pitié le reste des hommes ; et le plus petit écolier , parce qu'il a déchiffré quelques lignes de Voltaire , de Fréret , d'Helvétius , de Diderot , croit qu'il n'y a qu'un sot qui puisse embrasser le christianisme. Ah ! que n'aie la sottise des Pascal , des Bossuet , des Massillon , des Bourdaloue , des Racine , des Fénelon , etc., etc. ?

Et devant Dieu , dont il sent la présence ,
Forme les nœuds d'un amour éternel.

Comme la cérémonie du mariage doit paroître auguste et touchante ! comme l'amour s'agrandit en songeant que la Divinité même préside au serment que la bouche prononce ! que cet engagement est saint et respectable !

Un jour plus pur à ses yeux va renaitre.

Que reste-t-il au philosophe lorsqu'il est près de mourir ? *Rien*. Qu'espère le chrétien à sa dernière heure ? *Tout*.

L'homme est né bon ; Jean-Jacques le parie.

Dans *Émile* il le pose en principe ; et cependant il ne cessa de se plaindre de l'espèce humaine : aussi disoit-il , *L'homme est bon , mais les hommes sont méchants* : savante distinction. D'après cette donnée de la bonté originelle , Condorcet et d'Alembert demandoient un traité de morale uniquement tiré des principes de la raison. Rien ne prouve mieux l'impuissance d'un pareil ouvrage que l'immoralité qui se reproduit avec une rapidité effrayante , malgré les discours de la philosophie et les *actions* des philosophes.

Auteur sans fiel, savant sans vanité.

C. semble refuser jusqu'au gros bon sens à ses antagonistes. Mais, en vérité, n'auroit-on point de peine à croire que le *Dialogue entre Louis XVIII et Pie VI*, et les *Nouveaux Saints*, aient pu sortir de la plume de l'auteur de *Henri VIII*, de *Charles IX*, et de *Fénélon*? Ne peut-on pas rire de ces vers du *Vieillard d'Ancenis*:

« La grande nation, à vaincre accoutumée,
« Et le grand général guidant la grande armée »?

Vouant au feu toutes les *Atolao*,
Aux jeunes gens remet une *Pucelle*.

C. n'aime point les *capucinades* du bon M. Aubry, et les *étranges* amours du chrétien Chactas; cela peut être: il leur préfère les chastes amours de la belle Jeanne, du musclicr, de l'âne, et autres gentillesces; cela peut très bien être encore: mais, quant à moi, je regrette bien sincèrement que le chef-d'œuvre de Voltaire soit la *Pucelle*; et lui-même le regrettoit peut-être aussi lorsqu'il nia son propre ouvrage.

Connoissez-vous la grâce de Parni?

A coup-sûr ce n'est point celle de Tibulle, d'Horace, et d'Ovide. On trouver l'amour qu'il point dans ses vers, si ce n'est dans les lieux qu'habitent les hommes les plus corrompus, où le vice reçoit l'argent du vice.

Du grand Vigée avez-vous lu les vers?

Qu'on prenne les *Veillées des Muses*, et l'on verra que j'ai bien adouci les traits dont osa se servir Vigée pour écrire contre le mariage.

Tout catholique est mauvais citoyen.

Parceque quelques personnes de la religion catholique ont refusé de se soumettre au nouveau système politique, s'ensuit-il de là que le christianisme défend tel ou tel gouvernement? et dans ce temps où les gouvernants détruisoient la religion, persécutoient, massacroient, déportoient ses ministres, l'homme religieux ne pouvoit-il pas murmurer, et crier à la tyrannie? A présent qu'un gouvernement pacifique veut cicatriser les plaies de la révolution, qu'il cherche sincèrement à nous rendre plus libres en

parlant moins de liberté, qu'il veut mettre un terme aux dissensions religieuses; de quel droit quelques hommes, soi-disant philosophes, attaquent-ils les opinions de près des trois quarts de la France? et quel fruit pensent-ils recueillir de ces œuvres impies en provoquant à la discorde par les plus insultantes railleries? que signifient ces diatribes, ces pamphlets qui paroissent sans nom d'auteur? Eh! qu'on ne pense pas que les protestants, les Juifs, les mahométans, les brames, les théophilanthropes même, soient plus respectés par eux: ils ne veulent aucune religion; c'est à toutes qu'ils ont déclaré la guerre.

Et sous ses lois, saintement sanginaires,
Avec le fer courber les nations.

Doit-on attribuer à la religion les crimes du fanatisme, et à la république les forfaits de l'anarchie? On parle des guerres de religion: quel mal les Romains ne firent-ils pas à l'univers par leur ambition? oublie-t-on leurs guerres civiles, leurs proscriptions? Les hommes ne manquent point de prétexte pour se nuire, dit Voltaire.

Nous sommes bons, humains, et généreux;
 On ne voit plus que des gens vertueux, |
 Sans passions comme sans jalousie.

Dans le temps que la *philosophie* signifioit
l'amour de la sagesse, les philosophes hono-
 roient les dieux, avoient des mœurs austères,
 prêchoient d'exemple, appuyoient leur mo-
 rale de principes religieux, ou plutôt leur
 morale n'étoit que le code de la Divinité:
 une nation d'athées leur eût paru un monstre
 politique où tous les crimes auroient établi
 leur empire. Sans doute il peut y avoir quel-
 ques athées qui, jaloux d'être en honneur
 parmi leurs concitoyens, pourroient encore
 marcher dans le chemin de la vertu; mais
 ils donnent naissance à cette tourbe qui,
 n'ayant plus aucun frein, s'abandonne à tous
 les forfaits, et croit les cacher éternellement
 à la vindicte des peuples: elle ne connoît
 point les bornes du juste et de l'injuste; et
 notre révolution nous a prouvé ce que des
 hommes sans Dieu, sans principes, pou-
 voient faire. Pourquoi la philosophie ne met-
 elle point un terme à ces vols, ces brigan-
 dages, ces assassinats horribles qui se repre-

duisent dans toute la république? Elle est donc plus impuissante que la religion qu'elle veut proscrire.

Un philosophe est-il fait pour souffrir?

Le suicide est là pour l'affranchir.

C'est encore à la philosophie que nous devons cette calamité publique, beaucoup plus fréquente qu'autrefois. Il est sûr qu'un homme qui ne voit dans la mort que le terme de ses malheurs, qui ne connoît rien au-delà, qui ne croit point qu'un Dieu lui demandera compte de la vie qu'il lui avoit donnée, ne balancera jamais à se donner la mort. Ainsi nous pouvons perdre nos meilleurs citoyens. *On*; Caton étoit paré plus grand, si, livré à César, il eût opposé ses antiques vertus au fer de son meurtrier; et Socrate ne se donna point la mort pour échapper à la tige.

Relis Parni, Desades, et jouis.

Parni, auteur de la *Guerre des Dieux*. Desades, à qui l'on attribue l'exécration *Jus*

RIN.

